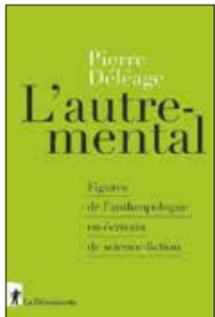


Mystifications

Les anthropologues et les écrivains de science-fiction poursuivent à tout prix une même quête d'altérité radicale



L'autre-mental: Figures de l'anthropologue en écrivain de science-fiction
Pierre Délage

Éditions La découverte,
192 pages, 25 francs
ISBN 978-2-348-05891-2



Alain Max Guénette
Ancien professeur de la HE-Arc,
membre de la HES-SO.

On dit des anthropologues, écrit d'entrée l'auteur de cet essai, qu'ils sont par vocation des spécialistes du relativisme et que, étudiant les langues, les mythes, les rituels de sociétés au mode de vie le plus éloigné possible du leur, ils sont souvent à la recherche d'une forme de pensée inconnue, véritablement «autre», à la fois étrange et saisissante. Notre auteur ajoute qu'il arrive que certains anthropologues fassent un pas de plus, de sorte que, au lieu de décrire les modes de pensée des sociétés qu'il se proposent d'étudier, ils décident purement et simplement de les inventer.

Pierre Délage met en scène des anthropologues, en fait une généalogie d'anthropologues qui ne s'en sont pas tenus à un travail descriptif, mais ont fait part de beaucoup d'imagination fictionnelle, romançant forcément leurs travaux supposément scientifiques. L'auteur prétend que, même si toute science est nécessairement est toujours imprégnée de fiction, certains anthropologues ont tout de même poussé l'aspect fictionnel trop loin. C'est pourquoi il développe dans son opus une «archéologie de la subjectivité spéculative ou science-fictionnelle» d'anthropologues qui ont introduit de la fiction dans la pensée objectivée des autres – en l'occurrence d'individus de peuplades lointaines –, allant jusqu'à dénaturer cette pensée, voire même carrément la trahir.

Délage a ainsi décidé de convoquer les travaux de quatre anthropologues, et non les moindres – dont il dénonce les excès – Lucien Lévy-Bruhl, Benjamin Lee Whorf, Carlos Castaneda, et Eduardo Viveiros de Castro –, et de mettre en parallèle leurs travaux et les romans du fameux auteur de science-fiction Philip K. Dick, pour montrer combien leurs travaux ressortissent tous du genre fictionnel. Pour le dire sauvagement, P. Délage rejette les approches

anthropologiques qui introduisent la fiction dans la pensée objectivée des autres!

Les anthropologues et les écrivains de science-fiction ne poursuivent-ils pas au fond une même quête, celle de l'altérité radicale, questionne-t-il? «Certes, argumente-t-il, tandis que les seconds recourent à la fiction pour figurer le monde vertigineux des aliens peuplant leur esprit, les premiers se recommandent de la science pour décrire des sociétés autres qui, aussi étranges et stupéfiantes que nous soient donné à voir leurs mœurs et leurs mentalités, n'en sont pas moins réelles. Cette frontière des genres, il arrive pourtant que certains anthropologues la franchissent: escamotant les modes de pensée des cultures qu'ils se proposent d'étudier, ils y projettent alors leur propre imaginaire métaphysique.»

«Même si toute science est nécessairement imprégnée de fiction, il arrive que certains anthropologues, plutôt que de décrire les modes de pensée des sociétés qu'il se proposent d'étudier, décident de les inventer.»

Il en est ainsi de Lucien Lévy-Bruhl (1900-1925) qui invente une pensée prélogique qu'il attribue aux sociétés dites primitives. Alors qu'un anthropologue devrait commencer par rendre la parole aux chamans, autrement dit, devrait être attentif aux subtilités de son discours et prendre toutes les précautions nécessaires pour que ce discours puisse être réellement entendu, insiste Délage, beaucoup trop d'entre eux aujourd'hui, n'hésitent pas à mettre des énoncés philosophiques parisiens dans leur bouche, à l'instar précisément de Lévy-Bruhl. Comme une sorte de colonisation mentale. Il en est de même concernant Benjamin Lee Whorf (1925-1950), un ingénieur de formation qui invente une pensée de l'événement qu'il considère comme immanente à la langue des Hopis.

Il en est ainsi encore de Carlos Castaneda (1950-1975) qui invente une pensée psychédélique qu'il prête à un Yaqui imaginaire! Castaneda a réussi à mystifier jusqu'à ses meilleurs collègues en écrivant de véritables fictions sans aucuns liens avec la réalité de ses «terrains», ses ouvrages s'étant vendus comme des petits pains. Sacré Carlos Castaneda, si l'on ose dire, qui a utilisé tous les subterfuges de l'écriture fictionnelle et fait passer ses écrits pour des travaux scientifiques, bernant la majorité de ses collègues et de ses lecteurs en trahissant la sacrosainte «confiance» accordée aux ethnographes sur laquelle repose l'anthropologie. Parmi nos imposteurs, n'oublions pas Eduardo Viveiros de Castro (1975-2000) qui invente une pensée multinaturaliste qu'il prétend être dérivée des traditions amérindiennes.

Pierre Délage exprime son point de vue ainsi: «Plutôt que de lecteurs de philosophes à la mode, nous avons besoin d'anthropologues qui connaissent la linguistique, élaborent des textes, assument le travail compliqué de transposition d'un discours oral en un texte traduit et écrit. Si ensuite on souhaite être créatif, on le fait un peu avant, un peu après, sur les côtés: on peut faire tout ce qu'on veut, mais on ne mélange pas. C'est précisément ce que je reproche aux anthropologues de la généalogie de L'Autre-mental. Certes ils ont été créatifs, mais il aurait fallu placer cette créativité ailleurs: pas dans la bouche des Amérindiens. Je suis très attaché à cette approche critique et j'essaie d'y convertir les étudiants; pour le moment, de toute évidence, c'est un échec, mais je ne désespère pas!» (Cf. revue en ligne Ballast).

L'ouvrage recensé dont le titre est inspiré d'un titre Philip K. Dick intéressera les anthropologues tout comme les lecteurs de science-fiction qui ont sans doute lu l'auteur américain. Délage expose «le brouillage des niveaux de réalité dans lequel excelle celui-ci pour faire résonner son oeuvre avec les fabulations théoriques de cette école de pensée anthropologique informelle» avec quatre de ses représentants. Une réflexion sur les relations entre science et fiction. ■



Passés singuliers: le «je» dans l'écriture de l'histoire
Enzo Traverso

Éditions Lux,
240 pages, 27 francs
ISBN 978-2-895-96333-2

L'histoire s'écrit de plus en plus à la première personne, des historiens ne se contentant plus de reconstituer et interpréter le passé, mais ressentant désormais le besoin de se raconter eux-mêmes. L'auteur analyse ce nouveau genre hybride et interroge ce tournant subjectiviste à la fois créatif et empreint d'ambiguïté.



La place des femmes: une difficile conquête de l'espace public
Michelle Perrot

(Collaboration de Jean Brun)
Éditions Textuel, 176 pages, 60 francs
ISBN 978-2-845-97811-9

Dans ce livre magnifiquement illustré, l'auteure décide de suivre les femmes dans la cité, aux prises avec une citoyenneté politique qu'on leur interdit, mais qu'elles investissent progressivement. Michelle Perrot éclaire la saisissante partition des rôles dans la cité, de la fin du XVIIIe à la première moitié du XXe siècle.



Libre d'obéir: Le management, du nazisme à aujourd'hui
Johann Chapoutot

Éditions Gallimard,
168 pages, 26 francs
ISBN 978-2-072-78924-3

Le nazisme a été la matrice du management moderne, défend l'auteur. Avec son organisation hiérarchique du travail par définition d'objectifs, le producteur, pour les atteindre, demeurant libre de choisir les moyens à appliquer. La gestion des hommes à l'allemande enseignée depuis la dernière guerre mondiale expliquée.



Observatoire du bénévolat en Suisse 2020
Markus Lamprecht, Adrian Fischer, Hanspeter Stamm (Dir.)

Éditions Seismo,
148 pages, 18 francs
ISBN 978-2-88351-095-1

L'Observatoire du bénévolat cherche à comprendre pourquoi, dans un monde dominé par les échanges monétaires, certaines personnes s'engagent sans être rémunérées pour le bien commun, favorisant ainsi la cohésion et la vitalité de la société. La Société suisse d'utilité publique (SSUP) publie régulièrement son enquête.



Roland Gori

Professeur honoraire de psychopathologie clinique et psychanalyste

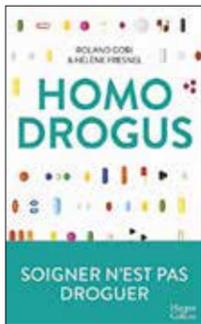
1943: naissance à Marseille.

1983: fondation du Centre interrégional de recherches en psychopathologie clinique.

2008: création du mouvement «Appel des appels».

2009: professeur émérite de l'Université Aix-Marseille.

2020: «Et si l'Effondrement avait déjà eu lieu», éd. LLL.



Homo Drogus Roland Gori, Hélène Fresnel

Éditions Harpercollins.

102 pages, 24 francs

ISBN 979-1-033-90309-3

Contrôler les comportements

Professeur honoraire de psychopathologie clinique et psychanalyste, Roland Gori est l'auteur de nombreux ouvrages, dont: «La santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence» (2005) et «Exilés de l'intime. La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique» (2008) avec Marie José Del Volgo, 2008); «La fabrique des imposteurs» (2013) et «L'individu ingouvernable» (2015). Il montre dans «Homo Drogus» (2019) que, face aux problèmes existentiels et sociaux, notre société privilégie la solution chimique.

Qu'abordez-vous dans votre ouvrage?

La question de la surconsommation de médicaments. Comment se fait-il, par exemple, que l'on soit passé de 200 mille boîtes de «ritaline» au début de ce siècle, à plus de 800 mille il y a deux ans? Aux États-Unis, dix millions de personnes consomment ce type de produit! En Allemagne les diagnostics de trouble de l'hyperactivité et de l'attention ont explosé de plus de 300%! Cette surconsommation obéit-elle à une nécessité thérapeutique de prise en charge de patients? Ou évite-t-elle de se poser la question de savoir pourquoi nous avons multiplié ce type de diagnostics? Le philosophe Michel Foucault prétendait que les diagnostics en psychiatrie témoignaient des valeurs d'une société, de ses normes. Dans la modernité, la psychiatrie a participé au quadrillage des populations, elle n'a pas encore de marqueurs scientifiquement établis pour justifier ses diagnostics. On est ainsi passé à une nomenclature d'une centaine de troubles du comportement en 1952 à près de 400 en 2013. Les seuils de tolérance ont changé.

Quelle est votre lecture de la question du diagnostic de l'hyperactivité?

Ce diagnostic a été élaboré dans les années 1960/70 par le psychiatre Léon Heisenberg qui a déclaré à la fin de sa vie qu'il avait peut-être un peu forcé la dose, que c'était le type même de «maladie fabriquée» (sic)! Il avouait ainsi avoir inventé un symptôme renvoyant à une manière de repérer des comportements, de les dépister, de les contrôler et de les normaliser.

Il suffit de se référer au DSM 4 (quatrième version de la source officielle des définitions des maladies mentales) pour constater que sur les 9 items permettant de poser le diagnostic de ce trouble de la suractivité et de l'attention, si l'on valide 6 items du sous-type «trouble de l'attention» ou du sous-type «trouble de la suractivité», il s'agit des mêmes items que ceux qui permettent le diagnostic des effets caractéristiques produits par l'usage d'internet: le papillonnage et la compulsion à aller sur le net. Ce trouble de la suractivité ressemble beaucoup à l'agitation que peut produire la compulsion des adolescents ou des adultes qui consultent internet, avec notamment le passage d'une forme d'intelligence séquentielle à une forme d'intelligence simultanée. Ces troubles du comportement sont plus révélateurs de notre manière de vivre ensemble, que de pathologies médicales.

On assiste, selon vous, à une forme de médicalisation de l'existence?

Effectivement! Face à une crise d'autorité du politique, les gouvernements, pour assésor leur pouvoir de contrôle et de normalisation des individus, le font au nom de

la santé ou du bien-être. C'est ce que Foucault appelle une «biopolitique des populations». Je rappelle qu'il suffit de changer la nomenclature psychiatrique pour faire bondir le nombre de personnes atteintes de maladies. L'homosexualité a cessé d'être une maladie lorsqu'on l'a sortie de la liste des troubles du comportement sexuel. Dans le cas de la dépression, on a pu remarquer qu'entre 1979 et 1996, en France, le diagnostic de dépression avait été multiplié par sept! Cela ne veut pas dire qu'il y a sept fois plus de déprimés, mais que, pour différentes raisons, on porte sept fois plus souvent ce diagnostic. On a baissé le seuil de tolérance aux affects tristes et paralysants, on a modifié les critères et bien souvent changé les praticiens qui le posent (médecins non-psychiatres).

Ainsi, on cherche de plus en plus «la petite bête» si j'ose dire dans les troubles du comportement, de sorte qu'une anomalie («anomalie» voulant dire: qui n'est pas plat, qui a des trous, des bosses...), autrement dit une difficulté, devient une pathologie. On est dans une pathologisation des comportements pour les surveiller, les contrôler et les prendre en charge par des prothèses médicamenteuses. Ce à quoi, dit en passant, s'ajoutent aujourd'hui les prothèses numériques – reconnaissance faciale notamment. Nous sommes entrés dans l'ère des sociétés de contrôle et l'industrie du médicament y trouve son compte. Ce faisant, nous oublions ce que le soin veut dire, souci et empathie pour la souffrance d'autrui. Chaque société a la pathologie qu'elle mérite et la société qui lui convient. ■

Propos recueillis par Alain Max et Marius Guénette

La société du débordement



Du vide au trop-plein: la société débordée Fabien De Geuser, Alain Max Guénette (Dir.)

Éditions SEES. Revue économique et sociale, sept.-oct.,

210 pages, 29 francs

ISSN 0035-2772 (pour commander: infosees@unil.ch)

La revue économique et sociale reparait après un temps d'arrêt de près de deux années. Fondée en 1943, elle n'avait eu de cesse jusque-là de livrer quatre numéros par an. Elle redémarre en gardant le positionnement qui est le sien, soit une revue ayant un double public d'universitaires et de praticiens des mondes de l'économie et du social, livrant aux lecteurs et lectrices des articles de qualité compréhensibles par

des non-spécialistes. Le dossier «Du vide au trop-plein» correspond à sa manière.

L'origine de ce projet était de faire un livre sur le paradoxe entre une société débordée (dans tous les sens du terme) et des perceptions de vide (existentiels, sociaux...). Finalement les aller-retour éditoriaux nous ont convaincus de faire plutôt quelque chose de plus ouvert sur le rapport entre le plein et le trop d'un côté et le vide ou l'insuffisant de l'autre et surtout de proposer cela

à différentes perspectives disciplinaires et artistiques et de suggérer un format court pour multiplier les perspectives.

On trouvera des textes de spécialistes en physique, sociologie, économie, ergonomie, psychiatrie ou littérature. Le propos est libre, mais porte toujours sur la manière dont les thèmes du plein, du trop, du vide ou du pas assez orientent les analyses. ■

Par Alain Max Guénette



Le génocide voilé: Enquête historique Tidiane N'Diaye

Éditions Gallimard, coll. Folio,
320 pages, 14 francs
ISBN 978-2-072-71849-6

Cette étude éclaire un drame passé à peu près inaperçu: la traite des Noirs d'Afrique par le monde arabo-musulman. Cette traite a été minimisée malgré quelque dix-sept millions de victimes pendant plus de treize siècles, rappelle l'auteur qui met au jour les raisons d'une volonté commune de «voiler» ce véritable génocide.



Oh, Simone! Penser, aimer, lutter avec Simone de Beauvoir Julia Korbik

[Traduction de Julie Tirard]
Éditions La ville brûle,
286 pages, 32 francs
ISBN 978-2-360-12098-7

Redécouvrir la philosophe, ne plus la réduire au rôle de compagne de Sartre, ne plus la voir uniquement comme cette «Grande Dame Féministe» dont la pensée serait hors d'atteinte. Voici ce que propose l'auteur de cet ouvrage: penser, lire, apprendre, aimer et rire avec Simone de Beauvoir, une femme résolument moderne.



Quand les cantines se mettent à table: Commensalité et identité sociale. Géraldine Comoretto, Anne Lhuissier, Aurélie Maurice

Éditions Quae, 160 pages, 43 francs
ISBN 978-2-7592-3114-0

Présentant les résultats d'un ensemble d'enquêtes empiriques, cet ouvrage met l'accent sur une dimension rarement étudiée des repas pris en collectivité: leur fonction sociale. Il met en évidence l'expérience commune de ces repas partagés dans les constructions identitaires, quel que soit l'âge ou l'origine des convives.



COVID-19: Le regard des sciences sociales Fiorenza Gamba, Marco Nardone, Toni Ricciardi, Sandro Cattacin (Dir.)

Éditions Seismo, 336 pages, 38 francs
ISBN 978-2-88351-098-2

Les sciences sociales analysent les défis que pose le COVID-19 en les insérant dans les dynamiques de nos sociétés. Ce livre décrypte comment les individus, les organisations et les communautés font face, souffrent et réagissent au COVID-19. 27 chercheurs-ses s'y penchent et proposent un ensemble d'éclairages inédits.